

XYZ. La revue de la nouvelle

Et la plaine accoucha d'une montagne

Gérard Alle



Number 81, Spring 2005

Nouvelliers bretons

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alle, G. (2005). Et la plaine accoucha d'une montagne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 7-14.

Et la plaine accoucha d'une montagne

Gérard Alle

Nous habitions ce qu'il est convenu d'appeler une morne plaine. Et pourtant, nous l'aimions, ce pays froid, marécageux, balayé par de mauvais vents. Notre village, qui s'appelait Plant-d'en-Bas, n'avait jamais été répertorié comme éventuelle destination touristique. L'étranger y aurait cherché en vain la moindre curiosité architecturale. Quant aux indigènes... On disait les Bassiplantois ombrageux, arriérés, tristes, humbles mais sans élégance. Au point de cultiver une apparente imbécillité. En ce temps-là, nous portions encore le costume traditionnel, une sorte de béret enfoncé jusqu'aux oreilles et nous affections de laisser pendre négligemment à la lèvre inférieure quelque mégot putride. Jamais nous n'aurions cherché à nous faire comprendre de l'étranger, s'il était arrivé à quiconque de s'égarer dans la contrée. Notre langue ressemblait à notre caractère : un dialecte épais, d'où n'émergeaient que quelques voyelles semblables au son que produit le bouillon du pot-au-feu local, fait d'eau, de sel, de cervelle et de salsifis. Nous n'émettions que des blop-blop et n'étions pas causants. Il est vrai que nous n'en avons guère le temps. Il fallait assécher le marais, consolider les digues, tirer la terre du fond de l'eau... Et chaque année, un nouvel ouragan venait ruiner tous nos efforts. La terre que nous avions tirée de l'eau retournait à l'eau, selon un cycle immuable. Les inondations apportaient leur lot de noyades, de rhumes de cerveau et d'épidémies mortelles.

Depuis la nuit des temps, cette plaine, dépourvue d'obstacles naturels, était considérée par les envahisseurs de toute espèce comme une sorte d'autoroute qu'ils traversaient dare-dare. Ils s'y

ravitailaient à bon compte, y satisfaisaient en militaires leurs besoins les plus élémentaires, mais ne restaient pas. C'est ainsi que tour à tour, les Huns, les Hittites, les Burgondes, les Böches, les Vikings, les Kings et les Super-Kings avaient violé des générations de Bassiplantoises et rôti leurs nourrissons à la broche, tandis qu'une bonne partie de la population restante se faisait empaler. Au fil des siècles, la crainte de ces hordes barbares et de leurs odieuses tortures avait fini par nous conférer une aptitude hors du commun à serrer les fesses. Elle avait sans doute inspiré notre devise : « Tu peux frapper à ma porte, jamais elle ne s'ouvrira. » Cette capacité de résistance un peu particulière générait jadis une sorte d'orgueil collectif, qui contrastait avec un manque d'ambition individuelle quasiment pathologique. Par exemple, aucune maison bassiplantoise n'en dominait une autre, par sa hauteur ou la richesse de sa décoration. De même, notre habillement était uniforme.

Aussi regardions-nous le village voisin avec mépris. Pourquoi avait-on appelé l'un Plant-d'en-Bas et l'autre Plant-d'en-Haut ? Mystère. Tous deux étaient situés au niveau zéro par rapport à la mer et aucun ne semblait jouir du moindre avantage par rapport à l'autre. Le seul historien qui se soit penché sur la question avait émis l'hypothèse que les qualificatifs de haut et de bas pouvaient provenir des capacités cérébrales des uns et autres des autres. À la suite de ces allégations, chassé par les Bassiplantois, il dut s'enfuir au pas de course. Il faut pourtant se rendre à l'évidence : seuls les qualificatifs « haut » et « bas » semblent avoir conditionné les comportements des populations.

Nous, gens d'en bas, considérons les Haltiplantois comme des gens hautains, des fainéants, qui passaient trop de temps à se disputer pour des futilités. Ils aimaient les jeux, les grandes fêtes et leurs maisons étaient décorées comme des arbres de Noël. Ils portaient des bijoux qui alourdissaient inutilement leur démarche. Ils buvaient des douceurs, parlaient pointu et racontaient, à ceux qui se laissaient aller à les écouter, qu'ils avaient visité le monde entier, vu toutes ses merveilles et conversé d'égal à égal avec les rois et les reines. Ils engraisaient des oies, dont ils

dévorait le foie. Les hommes, obèses, convoitaient les femmes de leurs meilleurs amis. Les femmes, frivoles, passaient leur temps à se pomponner. Les Haltiplantois étaient de grands adeptes de la société de consommation. Chez eux, la boulimie gastronomique et le goût frénétique pour la possession de biens avaient aliéné toute valeur, toute religion, toute commisération. Nous produisions la matière première et nous croulions sous la misère. Eux s'enrichissaient. Nul n'y voyait de relation de cause à effet. C'était comme ça et voilà tout. Que voulez-vous... Nous avions une si vilaine image de nous-mêmes... Déjà, les grandes invasions avaient épargné ceux d'en haut. Ils en étaient ressortis encore plus riches et imbus d'eux-mêmes. Mais aucun d'entre nous n'aurait soupçonné nos voisins d'avoir collaboré avec nos tortionnaires. Et pourtant ! C'étaient bien les Haltiplantois qui leur avaient fourni la musique, les tournebroches et les cure-dents !

Parmi les innombrables fêtes que donnaient les Haltiplantois, la plus importante de toutes était l'élection de la plus belle fille de leur village, baptisée pompeusement « Miss Morneplaine ». L'heureuse élue y gagnait beaucoup d'avantages et s'assurait une fortune telle qu'elle lui permettrait, disait-on, de vivre tout le restant de sa vie dans le luxe, entourée de serviteurs, à ne rien faire de ses dix doigts, si ce n'est d'exhiber son corps, lors des fêtes de quartier. Car ces gens passaient pour des êtres impudiques et particulièrement vicieux.

Cela se passait ainsi, avant que l'élection de Bernadette Plusplus au titre de Miss Morneplaine ne fasse basculer le destin des deux villages.

La légende prétend qu'un jour, Tristan Blopblop, honorable citoyen de Plant-d'en-Bas, était à curer le Canal du Milieu, qui sépare le haut du bas, lorsqu'il entendit des voix lui disant : « Tristan, Tristan, laisse là tes outils et marche vers le haut. » La vérité historique est évidemment tout autre : les voix qu'entendit Tristan étaient des cris de joie provenant d'une maison située juste de l'autre côté du Canal du Milieu. La curiosité, sentiment jusqu'alors inconnu des Bassiplantois, le surprit en plein labeur.

Ne pouvant plus y tenir, il s'approcha discrètement de ladite maison et parvint, entre deux persiennes entrebâillées, à jeter un coup d'œil à l'intérieur. Ce qu'il vit là le ravit au plus haut point. Il s'agissait d'une de ces fêtes de quartier, chère aux habitants de Plant-d'en-Haut. Depuis le temps qu'il en entendait parler, de ces agapes ! Des musiciens jouaient, des spectateurs tapaient dans leurs mains. Une fête normale, en somme. Mais cela restait assez incongru pour un Bassiplantois, qui n'avait entendu depuis sa prime jeunesse que les interminables ballades arhythmiques de son folklore local. Sur une estrade, une fille dansait. Une fille d'une incomparable beauté. La légende dit qu'elle était nue. Peut-être Tristan imagina-t-il qu'elle l'était. On l'avait tellement bassiné avec les mœurs dissolues des Haltiplantois ! En fait, Bernadette Plusplus dansait la folichonne, qui passait alors pour une danse érotique, mais que l'on aurait bien du mal à trouver excitante de nos jours. Toujours est-il que Miss Morneplaine méritait amplement son titre et, quand Tristan repartit curer le Canal du Milieu, autant dire qu'il n'avait plus du tout la tête à ça. Le soir, comme il tardait à rentrer, ses parents s'inquiétèrent et décidèrent d'aller à sa rencontre. Ils le trouvèrent au bord du Canal du Milieu, prostré et pris d'une forte fièvre. On mit ça sur le compte des vilaines épidémies qui accompagnaient toujours les grandes inondations. Les parents, fatalistes, passèrent commande d'un cercueil, puisque l'épidémie, comme le Canal du Milieu, était réputée incurable.

Les jours passèrent. La fièvre montait, mais le jeune n'en mourait pas pour autant. Ce qui ne manquait pas d'inquiéter la famille Blopblorp, chez qui l'on avait toujours pensé qu'il y avait bien pire que la mort, dans la vie.

— Tu devrais aller parler au fils, suggéra la mère Blopblorp.

Le père Blopblorp, qui n'en avait guère l'habitude ni le goût, se fit violence. Ce fut bref :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon fils ?

Chez ceux d'en bas, quand le père avait parlé, il n'attendait pas de réponse. Blopblorp tourna donc les talons. Il avait fait ce que sa femme lui avait demandé et cela lui suffisait. Mais avant

de sortir de la pièce sombre, froide et humide, il entendit la voix du fils, faible et voilée, l'interpeller :

— Je veux que l'on me conduise en haut et que l'on me présente, moi, Tristan, à Miss Morneplaine, que j'aime et que j'entends épouser.

Le père ne dit rien. Il se contenta de vérifier s'il n'était pas victime de quelque hallucination et demanda au fils de répéter la phrase, ce qu'il fit mot pour mot.

Sur le chemin du retour, le père Blopblop se dit qu'il y avait bien quelque chose de pire que la mort et que ce quelque chose risquait d'advenir : la vertu, la vertu chérie des Bassiplantois, celle qui leur avait fait refuser pendant des siècles de s'unir à leurs voisins, malgré la misère, les invasions, les inondations, les épidémies, les viols, la broche et le pal, leur vertu allait-elle voler en éclats, parce que son propre fils était devenu un mécréant ? S'unir aux débauchés d'en haut ? Jamais ! lui martelait sa conscience. Jamais ! Mais au fur et à mesure que l'ancien avançait sur le chemin du retour, sa conscience s'éloignait et ce « jamais » finit en un murmure qui se perdit, minuscule, dans le gargouillis de l'eau d'une fontaine. La nature ayant horreur du vide, une autre conscience remplaça la précédente, et souffla à son oreille :

— Peut-être est-ce vous, habitants de Plant-d'en-Bas, qui êtes les prétentieux, les orgueilleux, les vaniteux, au point de taire vos malheurs, de laisser croire que vous n'avez jamais besoin des autres, au point d'accuser vos voisins des pires défauts, sans avoir même pris le soin d'aller vérifier sur place de quoi il retourne ? Et si c'était vous, les pires ? Et si cette misère et tout ce travail n'étaient là qu'en punition de vos péchés d'orgueil ?

Le père chassa cette conscience iconoclaste d'un coup de béret qui fit tomber sa chique. C'était un présage bien connu à Plant-d'en-Bas :

— Chique qui chute fait tourner le vent, marmonna le père Blopblop.

Un pot-au-feu de cervelle se mit à bouillir sous son béret enfoncé jusqu'aux oreilles : blop, blop... Qu'en coûterait-il d'aller voir là-haut?... Se faire chasser, probablement. Se faire couvrir

de crachats et d'immondices, d'insultes et de blasphèmes. À quoi bon ? Oui, mais si on ne faisait rien...

Le père et la mère Blopblop ruminèrent ainsi toute la nuit. Au matin, ils posèrent le fils sur une civière. Pas question de demander l'aide de qui que ce soit. Quelle honte !

Passé le Canal du Milieu, le fils demanda à ses parents de s'arrêter. Cela tombait bien, puisque sa vieille mère fatiguait.

— Ma fièvre est tombée d'un coup, comme par miracle. À présent, je peux marcher sans votre secours.

Trop contents de l'aubaine, les deux autres ne mirent pas longtemps à faire demi-tour.

— Ne vous en retournez point. Vous devez m'accompagner, exigea encore le fils. Ce qui fut fait.

Le reste se déroula à peu près comme il est d'usage dans les contes, à une nuance près et de taille, puisqu'il s'agit là d'une histoire véridique : à la vue de Tristan, la belle tomba en pâmoison et les jeunes gens ne purent plus se quitter, au grand dam des deux communautés.

L'annonce du mariage faillit déclencher une guerre. Le garde champêtre passa avec son tambour pour lire l'arrêté préfectoral, qui interdisait « toute fête ou autre réjouissance publique visant à célébrer ladite union, afin d'éviter tout incident majeur ». Bassiplantois et Haultiplantois n'étaient pas au bout de leurs surprises. Les deux tourtereaux annoncèrent d'abord leur intention de s'installer à Plant-d'en-Bas, au grand désappointement de ceux d'en haut. Chez les culs-terreux ? Quelle drôle d'idée ! Ils y bâtirent une maison en apparence semblable à toutes les autres maisons d'en bas. Ceux d'en haut se demandaient ce que le jeune couple allait bien pouvoir faire de tout son argent, car en bas, il n'y avait pas le moindre magasin permettant de dépenser sans compter. Ceux d'en bas essayaient de ne pas se poser trop de questions, comme d'habitude, mais enfin, ils n'aimaient pas trop ça.

Peu de temps après arriva le temps des grandes inondations, qui produisirent cette année-là un désastre considérable. Les récoltes furent anéanties. Se profilèrent comme une fatalité les spectres de la misère, de la maladie et de la mort. Bien des gens

commencèrent à montrer d'un doigt vengeur la nouvelle maison et ce couple contre-nature, l'accusant d'avoir attiré le malheur sur le pays.

Considérant le caractère d'urgence de la situation, Tristan et Bernadette convoquèrent toute la population de Plant-d'en-Bas pour une déclaration dite « de la plus haute importance ». Tristan prit la parole devant une foule d'autant plus dubitative qu'elle avait une sainte horreur des discours :

— Je vais être bref. D'une part, le village est ruiné. D'autre part, mon épouse est riche, vous le savez. En ce jour, nous proposons solennellement, elle et moi, de partager notre fortune avec tous les habitants de Plant-d'en-Bas. La moitié pour vous. La moitié pour nous. À une condition : que chaque habitant du village accepte de donner à la cause commune une journée de chaque lunaison, durant laquelle il se rendra auprès du Canal du Milieu, muni de pelles, de pioches et de brouettes. De plus, cet engagement devra lier pendant quarante générations les descendants des habitants du village à nos propres descendants.

Même en partageant entre tous les habitants, cela représentait beaucoup d'argent pour les pauvres Bassiplantois, qui acceptèrent tous, sans enthousiasme mais sans exception, la proposition de Tristan et Bernadette.

Et c'est ainsi que, durant huit siècles, on remua des tonnes de terre et que, huit cents ans plus tard, le chantier s'acheva. Au centre de ce qui n'était autrefois qu'une morne plaine se dresse aujourd'hui une petite montagne, en dessous de laquelle s'étend un lac charmant. Le régime des eaux en ayant été adouci, les inondations n'ont plus cours. Les deux villages ne font plus qu'un, qui prospère sous le nom de Mont-Joyeux et accueille maintenant de nombreux touristes.

Les velléités de ceux d'en bas et les vanités de ceux d'en haut, à moins que ce ne soit le contraire, ont fusionné, pour donner naissance à des êtres hybrides que l'on dit courageux et fiers.

Quant à moi qui vous parle, je suis resté au plus profond de mon âme un gars d'en bas. J'apprécie le courage et la modestie et n'ai guère de considération pour ce qui est à mes yeux aussi

spectaculaire qu'inutile. Pourtant, je suis bien obligé de le reconnaître : avec le seul courage de ceux d'en bas, sans les vanités de ceux d'en haut, jamais notre morne plaine n'aurait accouché d'une montagne. Mais je suis aussi le dernier ancien à pouvoir raconter l'histoire de Tristan et Bernadette. Depuis bien longtemps, personne ne m'écoute plus. Tout le monde s'en fout. Un candidat aux prochaines élections a même proposé de raser la montagne et de reboucher le lac !

— Je veux des bagues à chaque doigt et que tout le pays soit à moi, m'a-t-il confié.

Ma chique en est tombée de sous mon béret. Et il s'est mis à pleuvoir...